

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 31 (1963)
Heft: 2

Artikel: Aimez-vous Gide?
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-568204>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Aimez-vous Gide?

Le 19 février 1963, il y avait douze ans que Gide mourait à Paris, couvert de gloire . . . et de poussière. Couvert de gloire, à cause du Prix Nobel reçu en 1947, mais un peu oublié de nos jours, après avoir été déjà peu lu de son vivant, sauf de la jeunesse estudiantine — Gide figurant à juste titre aux programmes des universités. Il n'avait jamais été adopté pleinement par sa génération, ni même par son pays. La France, dans sa grande majorité, se cabrait devant cet étalage littéraire de sexualité dite malsaine — son homophilie étant la première chose qui frappe dans son oeuvre: elle préférait ignorer Gide et, de ce fait, lui dénia longtemps un reflet de célébrité cependant mérité. La critique professionnelle, fidèle à l'oreille officielle, se montrait sévère et pudibonde aussi, l'accusait de «semer l'inquiétude spirituelle» (?), déclarait ses livres obscurs et même ratés. Gide, lui, tenait bravement tête à l'orage, s'érigeait orgueilleusement en défenseur de l'intégrité littéraire, et prétendait pouvoir exposer tous les problèmes, y compris celui de la sodomie. Il faut reconnaître que ce «problème» était assez nouveau dans le domaine des Lettres, en cette fin du 19^e siècle, imbu de conservatisme littéraire et de classicisme conventionnel. Aussi les milieux dits bien-pensant tenaient-ils Gide en quarantaine — déjà pour qu'on ne les accusât pas d'être eux-mêmes des sympathisants, des «amis» de Gide: et le brave public suivait bêtement le cortège, trop paresseux d'y regarder de plus près, de voir que derrière l'affolé du sexe, il y avait l'assoiffé d'idéal. L'audience, le succès de Gide se limita toujours à un cercle restreint de fidèles et de curieux, d'esthètes, de snobs, et de quelques lecteurs intelligents, autrement dit d'une minorité. Pourquoi tant d'indifférence envers un si beau talent d'écrivain, une liberté de pensée qui frise l'anarchie? Nous allons le demander à Gide lui-même, ouvrir l'un de ses romans (je parle ici en lecteur moyen); que trouvons-nous? Peu d'action, peu d'imagination purement romanesque, une argumentation souvent tirée par les cheveux, une atmosphère d'ennui et de cours du soir, un seul personnage en scène: Gide, toujours Gide. Naturellement une langue à charmer les connaisseurs, mais à lasser la masse des primaires dont est faite la foule des lecteurs anonymes, lesquels se soucient peu d'élégance verbale. La faveur générale réclame autre chose, en fait de délasséments, que l'intelligence et la seule beauté littéraire. — «Preuve que le public est mauvais lecteur et juge plus mauvais encore», me direz-vous peut-être? — J'admets qu'il est sot pour ne pas dire plus, mais je lui accorde quelques circonstances atténuantes; il n'est pas habitué à réfléchir en lisant. Et Gide demande réflexion. Pascal, avec cent fois plus de génie, a cent fois moins de lecteurs, justement parce qu'il exige trop d'attention. Dès qu'il faut un peu penser, le lecteur moyen se débîne.

A ses débuts, et pendant plus de vingt ans, Gide passa pour un raté, un «petit frère» de Mallarmé et de Valéry — ces deux derniers, des poètes de pensums, entre nous soit dit. Tout ce qu'il écrivait avait un goût d'avant-garde, était précieux, compliqué, hypersubtil si j'ose dire. Seule une minorité le lisait avec plaisir. Et comme Jean-Baptiste dans le désert, il clamait ce qu'il croyait être des vérités éternelles, sans trop s'occuper si on l'écoutait. Le grain était jeté: il devait mourir pour re-

naître. Jusqu'à la première grande guerre, les livres de Gide se vendaient si mal, qu'on les imprimait à compte d'auteur, comme ceux des débutants. Même au sommet de la gloire, il ne fut jamais un auteur à succès, tout au plus à quelques succès. Dépourvu de cette facilité, propre à Balzac par exemple, d'inventer, de créer dans le vide, d'enfanter des personnages sympathiques, il ne savait pas intéresser ni retenir son auditoire. Sa grande force, et aussi sa grande faiblesse, c'était de s'analyser lui-même à perte de vue, de faire une demi-page sur chaque petit pet, de meubler ses romans d'événements insignifiants, pris dans son insignifiante vie. Une vie de Sybarite intellectuel, où son «moi» gouvernait en seul maître. Gide fut un monstre d'égoïsme, un monstre aimable et souriant du reste; il a fait souffrir son petit monde familial en toute inconscience et toute innocence. Il avait ce travers propre aux grands artistes de se croire tout permis parce que serviteur des Muses. Les critiques et historiens littéraires qui ont étudié son oeuvre et sa personne (et ils sont nombreux), voilent pudiquement les ombres trop noires de leur idole, et trouvent mille excuses à ses caprices d'enfant gâté, parfois méchant. Mais sa victime numéro un, sa femme Madeleine, ne récolte tout au plus des mêmes critiques, que des larmes de crocodile. «Trop effacée», disent les uns, «ne comprenait pas son artiste de mari», prétendent les autres. Moi, je crois que son «crime» fut tout simplement d'être une femme.

J'avoue que j'ai lu Gide, et que je vous le présente ici, au seul titre d'écrivain de notre bord, de romancier engagé. Si merveilleuse que soit la dentelle de sa phrase, si clair le miroir de sa pensée bavarde, seule m'intéresse aujourd'hui l'évocation de ses moeurs, dont on retrouve un vague écho tout au long de son oeuvre. Je ne crois pas que beaucoup de mes lecteurs, le connaissent déjà, sauf par ouï-dire. Gide est peu connu en Suisse — cette Suisse qu'il aimait bien je crois, où il a vécu et même écrit («Paludes», à la Brévine, en 1894), où se joue «La Symphonie Pastorale». Je donnerai plus loin une courte liste de ses livres qui ont fait les beaux soirs de la génération intellectuelle précédente. Gide fut un observateur perspicace de son époque et de son entourage. S'il a tant parlé de sodomie, c'est qu'elle était bel et bien dans les habitudes du temps — de tous les temps du reste. Et il n'en a pas fallu davantage au bon public pour qu'il fit à Gide une réputation assez spéciale.

Car pour les petites gens qui le lisent, Gide est resté le romancier aux moeurs troubles et aux titres accrocheurs; et il est préférable de ne rien avoir de lui dans sa bibliothèque, de peur qu'un jeune fils trop curieux ne mette le nez dans «Si le Grain ne meurt» ou dans «L'Immoraliste», de très mauvaise renommée. Tout le monde ne porte évidemment pas le même intérêt à une littérature teintée de pédérastie¹). Mais voyons un peu quel fut ce fameux Gide qui, s'il était né en Suisse, eût été très certainement un abonné du «Cercle» — par seule sympathie pour son idéal, bien entendu.

André Gide (1869—1951) est doublement Parisien, par la naissance et par la mort. Seul enfant d'une riche famille protestante et très puritaine, et son père, professeur de droit à l'université, étant mort alors qu'il est encore tout jeune, André est élevé dans les jupons de sa bonne maman, de sa tante Claire et d'une amie des ces dames, «trois saintes femmes» disent les uns, «trois lugubres femmes» disent les autres. Il y a là une

quatrième femme, une Suisse souriante. Marie, sa bonne, qu'il aime bien. L'enfant n'ayant pas beaucoup de santé, on crut préférable de le garder à la maison et de le confier aux soins d'un précepteur, qui cède vite la place à d'autres précepteurs, dont aucun ne fit du bon ouvrage. Marie, qui aime le petit, et veut aussi montrer ses talents de pédagogue, le conduit au Musée du Luxembourg, devant les innocents tableaux de composition, dont elle lui explique le sujet. Mais l'enfant se sauve dans la salle des sculptures, et là, reste en adoration devant le «Mercure» d'Idrac qui a fait sa conquête. Marie le retrouve l'oeil fixé sur le beau nu, sourd à ses remontrances et récalcitrant à ses ordres. Horrifiée des préférences artistiques de son «élève», elle court en informer la mère, qui convoque sous le regard sévère de Dieu un conseil de famille en jupons. Résultat: André est inscrit comme interne à l'École Alsacienne protestante de Paris. Je ne parlerai pas de ses premières études littéraires, sauf pour dire que, dès son très jeune âge, il rêvait d'être écrivain. Je révélerai seulement (et j'en demande pardon) qu'il se masturbait aux cabinets, et qu'ayant été pris sur le fait (preuve d'innocence), il fut naturellement rendu du bout des doigts à sa famille éplorée. Pensez donc! un enfant qui se masturbe, et encore dans un institut religieux! La pauvre mère, qui met en cause l'air putride de Paris, et ne saurait cacher assez loin la honte de son fils (maintenant un petit jeunet), le met, interne, au Lycée de Montpellier. L'enfant, de constitution délicate et fine, devient vite le souffre-douleur de ses condisciples — de joyeux lurons qu'il ne peut s'empêcher d'admirer en cachette. Pour leur échapper, il fait le malade (il le fera souvent durant sa vie), et les siens finissent par le reprendre. Le milieu ouaté et puritain de sa famille, où le temps coule comme dans un monastère, convient à sa nature rêveuse. Un Nouveau Testament en poche, il lit les Écritures et prie tout le jour. «Je n'étais qu'un petit garçon qui s'ennuyait, doublé d'un pasteur protestant qui l'ennuyait.²⁾ Mais s'ennuyer à treize ans est toujours dangereux pour les bonnes mœurs. Alors André a recours au même stratagème dont nous avons tous usé au même âge; sa foi d'enfant, intacte et pure, il la dresse comme un rempart contre la pédérastie qui le tourmente et l'inquiète pour son salut. Est-il besoin d'ajouter que son rempart, comme le nôtre, s'écroule aux premières brises du printemps — la pédérastie n'étant pas une mauvaise habitude, soit dit pour ceux qui le croient encore, mais un cadeau du Créateur. Il porte un vrai culte à sa mère, et se sent en sécurité au milieu de ses trois femmes, pour lesquelles il est plein d'attentions, et qui du reste le lui rendent bien. Mais les années volent, et «la religion s'en va lentement, ne lui laissant que la morale», dit l'un de ses biographes; elle lui laisse aussi la pédérastie. Genet a écrit: «Je sais qu'il existe des aventures humaines dont le héros et les détails sont érotiques.»³⁾ On ne saurait mieux résumer «l'aventure Gide», n'en déplaise aux critiques classiques, pour qui notre «héros» est écrivain par la grâce du Très-Haut, et peut-être pédéraste par accident. Je m'excuse de tant m'allonger sur cette jeunesse stagnante. Mais ce sont les premières années d'un homme qui l'expliquent ensuite le mieux. Après l'âge de vingt ans, on n'est plus que le jouet des événements.

Dès sa majorité, Gide hérite de feu son père une jolie fortune, qui va lui permettre de vivre à sa guise. On le dit avare, mais ce doit être un

méchamment lancé par des envieux. Seule la littérature l'intéresse, la poésie plus exactement. Il rêve d'être un grand poète, et fréquente assidûment les cénacles du Quartier latin et sa faune de poètes faméliques. Il rencontre Verlaine à la terrasse du Café Vachette. Mais ses préférences vont au vieux Mallarmé, chef d'école et grand poète symboliste du temps. Cependant la poésie n'est pas sa vraie voie; il s'essouffle à chercher la rime, ce dont pâtit son inspiration vaporeuse. Sagement il passe à la prose, qu'il va servir en maître incontesté. Est-ce à Mallarmé? est-ce à sa nature égoïste? qu'il doit d'adopter dès le début le genre qui lui est propre et auquel il restera fidèle: cette façon de penser en dedans, de s'intérioriser, de faire tout passer par le «je», de se disséquer comme à plaisir, de ne faire bientôt plus qu'un lui et son oeuvre. On a voulu mettre ici en cause son éducation protestante, qui «replierait l'homme sur lui-même.» Oui et non. J'en accuserais plutôt la pédérastie, qui porte à la rêverie centripète et à la jouissance théorique. N'importe! Il y a un genre Gide, parent de celui de Proust, comme il y a un genre Loti, Claudel, etc., pour rester parmi les contemporains. Gide n'ignorait pas qu'il engendrait une certaine monotonie; mais l'habitude féminine de se «confesser» était prise, et il ne pouvait s'en dépêtrer. Peut-être même prenait-il un certain plaisir masochiste à ces étalages de secrets d'alcôve. Sa mère était morte; il était riche et libre; peu lui importait ce qu'on disait et pensait de lui. «L'ami qu'il m'eût fallu, c'est quelqu'un qui m'eût appris à m'intéresser à autrui, qui m'eût sorti de moi-même.»⁴⁾ Ses débuts furent difficiles, obscurs. Sans la fortune paternelle, il eût assurément dû lâcher la littérature, pour tâter du professorat, comme son père et son oncle. La littérature française y eut-elle beaucoup perdu? Je le crois. En tant qu'écrivain, il tient honorablement sa place parmi les premiers, et comme penseur, il est incontestablement un précurseur, dans bien des domaines jusque-là tabous. Homme de contrastes, la foi lutte en lui avec le doute, l'ascétisme avec l'amour de la vie, la discipline avec la liberté. Dès 1893 et jusqu'à la fin, il a lancé comme en pâture tout un lot de romans, souvenirs, réflexions, essais, notes, préfaces, traductions, conférences, voyages, articles de journaux et commentaires, qui déconcertent par leur abondance et leur diversité tant le public que la critique. N'empêche qu'on le boude. On le boudera pendant vingt ans et plus.

Mais revenons au mois d'octobre 1893. Alors âgé de 24 ans, Gide part pour l'Afrique du Nord, et débarque un beau jour à Tunis, en compagnie de son ami le peintre Paul Laurens. Pourquoi ce voyage «en lointain pays»? Officiellement: par soif d'évasion et de nouveauté; en réalité: par curiosités et démangeaisons sexuelles. Les ruines de Carthage, Gide les admire en passant, en courant; le pays, il le remarque à peine, sauf que l'inconfort y est roi; les habitants, il les voit de loin, quand encore il les voit; il n'a d'yeux et d'intérêt que pour les jeunes Arabes déguenillés, le petit Ali en particulier, un joli bicot vicieux et effronté, qui lui donne le même frisson que celui d'un premier baiser. «La société des pires gens m'était compagnie délectable.»⁵⁾ Mais comme toujours pour Gide, le regret d'avoir péché suit de près le plaisir d'avoir péché, la douche puritaine a vite fait de noyer la merveilleuse rosée d'amour. Je reviendrai sur cette «tournée des grandes-duchesses», au cours de laquelle notre voyageur a la révélation de cette totale liberté d'aimer, telle qu'elle

était déjà en honneur chez les Romains d'Afrique, aux temps héroïques et tolérants d'Augustin et de Scipion.

En 1894, Gide, convalescent, passe plusieurs mois en Suisse. L'an d'après, il épouse, à Etrétat, sa cousine Madeleine Rondeau, une délicieuse jeune femme que le sort avait faite pauvre et orpheline, et que la nature avait faite la meilleure âme du monde, bonne, patiente, effacée, douce, timide, tolérante — et Dieu sait s'il en fallait de la tolérance et de la patience avec son grand homme d'époux! Mariage blanc bien entendu, du moins pendant plusieurs années. Bien plus tard, une fille naîtra, comme par miracle. «Mais alors pourquoi ce mariage, me demanderez-vous peut-être?» — Nous avons vu que Gide avait perdu sa mère adorée; ce grand deuil l'avait laissé tout désespéré. Une femme manquait auprès de lui, qui remplît le même rôle maternel que la morte — une femme qui fût une ombre plus qu'une réalité tangible, qui eût du tact et de la vertu (car Monsieur n'entendait pas être cocu), qui eût des manières, du charme et de la religion, qui fût une sorte de blancheur face à sa noirceur à lui, qui fût surtout le havre de grâce où il pût se réfugier dans les moments de spleen et d'écoeurement. La jeune Madame Gide fut tout cela à la perfection, en plus qu'elle était jolie . . . et catholique pratiquante. Mais elle n'importuna jamais son mari avec des questions de religion, sauf qu'elle priait et disait son rosaire pour lui. Ce qui n'était pas pour lui déplaire. Il y avait toujours eu en lui un ecclésiastique mort-né, et il était infiniment sensible à la poésie du rituel de l'Eglise. Il y était si sensible, qu'il finit par sauter la frontière et devenir catholique, sans cesser d'être protestant. Ah! ces artistes! bien malin qui les comprend vraiment.

Mais il est temps que je vous donne quelques titres piqués dans l'oeuvre abondante de Gide; une nomenclature complète prendrait des pages et des pages. Nous trouvons d'abord «Les cahiers d'André Walter» (1891); l'auteur, frais émoulu de l'Ecole Normale Supérieure, a 21 ans à peine. Puis «Les Nourritures Terrestres» (1897), en opposition aux nourritures célestes; ces «Nourritures . . .» sous-entendent les folles années de jeunesse. En 1902, alors que Gide est maire de Roque Baignard, dans le Calvados, paraît un roman sadique, «L'Immoraliste», dont je toucherai deux mots plus loin. En 1909, c'est un roman psychologique, «La Porte Etroite», titre qui fleure le Nouveau Testament cher à l'auteur. Au début de cette même année 1909, Gide crée, en compagnie d'artistes inconnus et méconnus comme lui, la fameuse «Nouvelle Revue Française», à laquelle tous les jeunes écrivains de l'époque vont pouvoir confier, avec la certitude d'être enfin imprimés, des piles de manuscrits dont n'avait voulu aucune maison d'édition existante. La NRF est bonne mère; créée par des jeunes, elle accepte la copie de tous les jeunes; la jeunesse des auteurs est même son premier test d'acceptation. Et chose merveilleuse, elle tient bon, financièrement parlant; elle tient même encore bon de nos jours; mais aujourd'hui, la jeunesse de la clientèle a dû céder le pas au talent. En 1904, un roman vagabond, «Les Caves du Vatican», histoire d'une conversion religieuse qui tourne mal. Puis c'est la grande guerre de 1914 à 18, qui fauche nombre de talents en herbe : Appolinaire, Péguy, Blois, Psychari, etc. Gide est réformé et reste à l'arrière; on peut imaginer qu'il fut parfois traité d'embusqué, car le souvenir de ces années lui est pénible. En 1919, un roman d'analyse, «La Symphonie Pastorale», qu'on

lit beaucoup et qui va faire connaître son auteur à la ronde. Le personnage vedette, qui sert de masque à Gide, est un pasteur suisse, celui des Brenets très exactement, animé comme tous les ecclésiastiques du plus haut idéal, mais que gouverne en tant qu'homme des passions basses — un sujet en or pour l'auteur, qui ne croit plus en Dieu, qui doute de tout, de l'amour, de la bonté, de la vertu surtout, mais que soulève toujours un grand vent de tempête biblique. Je sais plusieurs jeunes étudiants qui firent de «La Symphonie . . .» leur lecture de chevet, et par-là le tourment de leurs rêves nocturnes. Mais passons, passons très rapidement, maintenant que notre homme est campé et que je me suis amusé à démonter quelques-uns de ses rouages secrets. «Les Faux-Monnayeurs» sont de 1926, de même le célèbre roman confession «Si le Grain ne meurt» - un titre pris dans St. Jean : «Le grain doit mourir pour porter ensuite des fruits». Cette même année 1926, Gide entreprend avec son ami Marc, le fils du missionnaire Allégret, une grande randonnée au Congo, à la suite de laquelle il dénonce véhémentement, dans «Voyage au Congo» (1927), les ignobles abus des sociétés concessionnaires. Puis s'écoulent plusieurs années de travail littéraire intense, mais d'où rien n'émerge qui demande ici mention. En 1935 ou 36, nouveau grand voyage, cette fois en URSS, suivi d'un nouveau compte-rendu in-folio, «Retour de l'URSS» (1936). Gide parle couramment le russe (il parle plusieurs langues à la perfection), et en politique comme en amour, il se pique d'idées fort libres: pour lui, c'est tout ou rien. Mais son témoignage russe a vieilli. 1938 est l'année de la mort de la pauvre Madame Gide. RIP — elle l'a bien mérité ! En 1942, fuyant la France envahie, Gide retourne pour un long temps en Afrique du Nord. Il semble que sa patrie l'oublie déjà, qu'elle ne l'a jamais adopté pleinement, à cause de ses mœurs spéciales affichées trop ouvertement. C'est de l'étranger, des pays du Nord très exactement que vient la réparation. L'Amérique, la Norvège, la Suède surtout, sont les premières à lui rendre justice et hommage, provoquant ainsi un revirement de la France, laquelle daigne enfin esquisser un pâle sourire d'admiration à l'adresse de l'écrivain, pas du penseur. Celui-ci reçoit le Prix Nobel en 1947, alors qu'il est en vacances chez sa fille à Neuchâtel (Suisse). Dans sa dédicace au lauréat, l'Académie de Stockholm s'exprime ainsi : «L'Académie suédoise a décidé, le 13 novembre 1947, d'attribuer le Prix Nobel de littérature à André Gide, pour son œuvre littéraire considérable et d'une haute valeur artistique, dans laquelle il a exposé les grands problèmes humains avec un amour audacieux de la vérité et une grande pénétration psychologique.» Ce résumé de l'œuvre gidienne est excellent. Et quand on parle de l'œuvre, on parle de l'homme, car l'un est l'autre ne font qu'un. La mort vient surprendre Gide à son domicile parisien, au cours de l'hiver de 1951, mettant ainsi un point final à sa carrière d'écrivain fécond . . . et à l'étude sans prétention que je lui ai consacrée. A noter que jamais je n'ai utilisé le mot génie.

*

Je voudrais encore faire une rapide analyse de l'un de ses nombreux romans. Normalement, je devrais choisir celui dans lequel il s'est mis tout entier, «Si le Grain ne meurt». Je préfère cependant vous présenter «L'Immoraliste», un peu à cause du titre que je trouve particulièrement

suggestif, et aussi parce que ce roman est typiquement du genre dit gidien — un ange et un diable qui se battent dans un bénitier. L'immoraliste, c'est naturellement Gide. Sous le nom de Michel il nous conte, par-dessus la tête de quelques amis qui l'écoutent, une histoire semblable en nombreux points à sa propre histoire à lui, du moins l'histoire de trois ans de sa vie : Michel, encore tout désespéré de la mort de sa mère, vient d'épouser Marceline (Mme Madeleine Gide). A noter en passant que toutes les héroïnes de Gide ont un prénom qui commence par M. Mariage de convenance, où l'amour n'entre pour rien. Nous trouvons les deux jeunes gens sur un bateau qui les emmène en voyage de noce et de convalescence en Tunisie (toujours l'Afrique !) Michel fait le malade pour se dispenser de ses devoirs d'époux, et Marceline commence un dur apprentissage d'infirmière, consolatrice, dame de compagnie, tout au monde, sauf épouse. De Tunis, le couple passe en Algérie et s'installe en plein désert, à Biskra, où l'hiver est doux. Dès qu'il se sent un peu mieux, Michel sort d'abord avec sa femme, puis seul; il va dans les jardins-vergers des faubourgs, retrouver de jeunes Arabes, dont Bachir son préféré, qui jouent là pour passer le temps. Soit dit entre parenthèses : c'est une de « nos » caractéristiques de faire immédiatement un choix parmi la jeunesse qui nous entoure. Le récit du narrateur s'anime; on devine qu'il est ému d'évoquer des souvenirs agréables à son cœur. Mais les chaleurs de l'avant-printemps chassent les jeunes Français vers le Nord : Malte, la Sicile, l'Italie, la Campanie. A Positano se place une petite aventure insignifiante en elle-même, mais grande de conséquences. Un soir, Michel tire Marceline des mains d'un ivrogne entreprenant et heureusement vite maîtrisé. Résultat : Michel garde Marceline dans ses bras, la garde même jusqu'au lendemain matin. Conclusion : Marceline se trouve enceinte . . . et heureuse enfin ! Pas pour longtemps. Ils retournent à Paris, puis vont s'installer en Normandie, dans leur maison des champs. Là, Michel fait connaissance avec cette Morinière qu'il a héritée de son père. Il fait aussi connaissance avec les fils de ses fermiers et garde-chasse, et demande à l'un de ces jeunes, Charles, un beau grand gars imberbe, de l'accompagner à cheval dans ses tournées d'inspection . . . pour rire. En culotte saumur et bottes collantes, Charles est paraît-il irrésistible. Aussi Michel ne tente-t-il pas de résister. Mais vient lentement l'automne; vient aussi pour Marceline le terme de sa grossesse. Ils rentrent à Paris. Dès son retour, Michel fait la connaissance de Ménalque, un archéologue célibataire, comme lui indifférent aux femmes, mais non pas à l'amour — « un homme de mœurs décriées », dit-on de lui dans les milieux du Faubourg. Les deux jeunes hommes se retrouvent un soir chez l'archéologue. Ils échangent mille propos qui les amènent insensiblement là où le désir les attend. Ils philosophent en buvant du vin doux de Chiraz, qui monte vite à la tête et finit par donner un autre sens aux paroles les plus anodines, pour peu qu'on les entende d'une certaine oreille. Ménalque : « Savez-vous ce qui fait aujourd'hui de la philosophie lettre morte ? C'est qu'elle s'est séparée de la vie. La Grèce antique, elle, idéalisait à même la vie; de sorte que la vie du philosophe était elle-même une mise en action de sa philosophie; de sorte aussi que, mêlée à la vie, la philosophie était d'une persuasion admirable. » On ne saurait mieux résumer la force d'attraction d'une certaine pensée grecque. — « Pourquoi, mon cher Mé-

nalque, n'écrivez-vous pas vos souvenirs ? — Parce que, mon cher Michel, les souvenirs les plus délicieux sont aussi les plus dangereux dans la suite. Et puis, je ne veux pas me souvenir; je croirais, ce faisant, empêcher d'arriver l'avenir.» Exemple de badinage amical et mondain.

De retour chez lui, au petit matin, Michel apprend que pendant son absence, Marceline a failli mourir en accouchant d'un enfant mort-né. Pauvre Marceline ! toujours seule dans les moments les plus douloureux et d'autant plus pénibles à son cœur, qu'elle sait son mari chez un «ami». Dès que la malade tient un peu sur ses jambes, le couple retourne s'installer à la Morinière. Des bûcherons font des coupes dans les bois qui entourent la gentilhommière. Michel s'affaire autour du plus jeune d'entre eux, le met en confiance par des grivoiseries, provoque ses confidences, et apprend ainsi les mille potins du canton : «Le père Heurtevent, un vieux voisin, coucherait avec sa fille et lui aurait déjà fait deux enfants; les fils Heurtevent imiteraient leur père, sauf le benjamin, qui n'est pas fort de santé et veut se faire curé. Alcide, le fils du père Bocage, se sauverait la nuit de l'étable où il dort et irait braconner sur les terres de la Morinière, etc. «Mais Alcide est si beau gars, en dépit de sa mine inquiétante, que Michel ferme les yeux. Un qui ne ferme pas les yeux, c'est l'intendant du domaine. Tant de mansuétude envers un vulgaire braconnier dépasse son entendement de brave Normand, près de ses sous. Il le dit au maître sans mâcher ses mots, et colérique de nature, finit même par résilier ses fonctions. Dans son désarroi, Michel vend la Morinière; du reste, il a justement besoin d'argent liquide. Le portefeuille de nouveau bien garni, il part avec sa femme pour la Suisse, où il espère que le bon air rendra forces et couleurs à Marceline, toujours souffrante. «Honnête peuple suisse ! (nous dit Gide, par la bouche de Michel). Se porter si bien ne lui vaut rien. Sans crimes, sans histoire, sans littérature, sans arts, c'est un robuste rosier sans épines ni fleurs. Tant d'honnêteté m'ennuie.» Aussi Michel, oublieux du bon air suisse et de ses propriétés thérapeutiques, a-t-il vite fait d'emmener sa jeune malade plus au Sud. «La descente en Italie eut pour moi tous les vertiges d'une chute. A mesure que nous enfoncions dans l'air plus tiède, les arbres rigides et réguliers des sommets faisaient place à une végétation riche de molle grâce et d'aisance. Ah ! depuis trop longtemps nous n'avions plus ri qu'à des ombres ! Au seuil de cette terre tolérante et prometteuse, tous mes appétits éclataient. Une énorme réserve d'amour me gonflait.» Milan, Florence, Rome, Naples, Taormina (chère au baron de Gloeden). La gare est au bord de la mer, le village haut perché dans la montagne. Une fois installé à l'hôtel, Michel redescend seul à la gare réclamer ses malles. — «Le petit Sicilien qui me conduisait en voiture était beau comme un vers de Théocrite, éclatant, odorant, savoureux comme un fruit.» Michel, debout derrière le jeune voiturin, ne peut s'empêcher de louer sa beauté et de l'embrasser. — «I Francesi sono amanti», dit en riant celui-ci, qui fouette de plus belle son âne. De Sicile, où il s'ennuie bientôt (et commence aussi par nous ennuyer un peu de son éternel ennui), Michel entraîne Marceline en Tunisie — une Marceline qui n'est plus que l'ombre d'elle-même. La pauvre femme aurait grand besoin de repos, de soins, de confort, de tranquillité. Mais Michel ne tient pas en place; plus que jamais il est gonflé d'amour, et la terre d'Afrique est celle de l'amour. Tunis : «Cette

ville de volupté satisfait mais n'apaise pas le désir.» Biskra (qu'il revoit la seconde fois): «Que s'est-il passé-là? Les jeunes Arabes ont affreusement grandi en deux ans. Quelles fatigues, quelles paresse ont déjà mis tant de laideur sur ces visages, où tant de jeunesse éclatait... Il y a là comme une banqueroute de la beauté... Ménalque avait raison: le souvenir est une invention de malheur.» Déçu de Biskra, Michel traîne Marceline mourante vers la merveilleuse et lointaine oasis de Touggourt. Des heures de diligence dans le sable brûlant et la lumière surabondante. — «Maintenant tu te ceins toi-même, et tu vas où tu veux aller, dit le Christ à Pierre» — et dit hypocritement Michel, en guise de référence biblique. Il installe sa femme dans une chambrette affreuse et lui prépare une tasse de thé: «Par un dernier semblant de vertu, je reste jusqu'au soir auprès d'elle. Elle tousse beaucoup, puis s'endort.» Et lui s'en va à l'aventure, vers la jouissance et le remords. En compagnie de Moktir, un jeune voleur passé souteneur (preuve de beauté), il court les cafés maures et les bordels hermaphrodites. La dernière page de «L'Immoraliste» est si atroce que le cœur me manque à vous la résumer.

Aimez-vous Gide? — Oui, il faut l'aimer, c'est un grand écrivain. Et si en plus vous l'admirez, vous montrez que vous avez du goût. L'homme n'attirait peut-être pas la sympathie, mais c'était à cause du caractère égoïste qu'il montrait dans ses romans, non parce qu'il appartenait à «notre» milieu. Son idée profonde était de travailler au bonheur de l'humanité, théoriquement bien entendu. Pratiquement, ce furent ses proches qui en souffrirent — ce qui arrive souvent chez les idéalistes. Mais «notre» cause à nous, il l'a bien servie, ouvertement servie, jusqu'à s'interdire les portes de l'Académie française. C'est une page qui fera date, celle qu'il «nous» a consacrée dans le fameux dossier général de l'amour dit grec, dossier toujours repris et jamais liquidé. Bichon

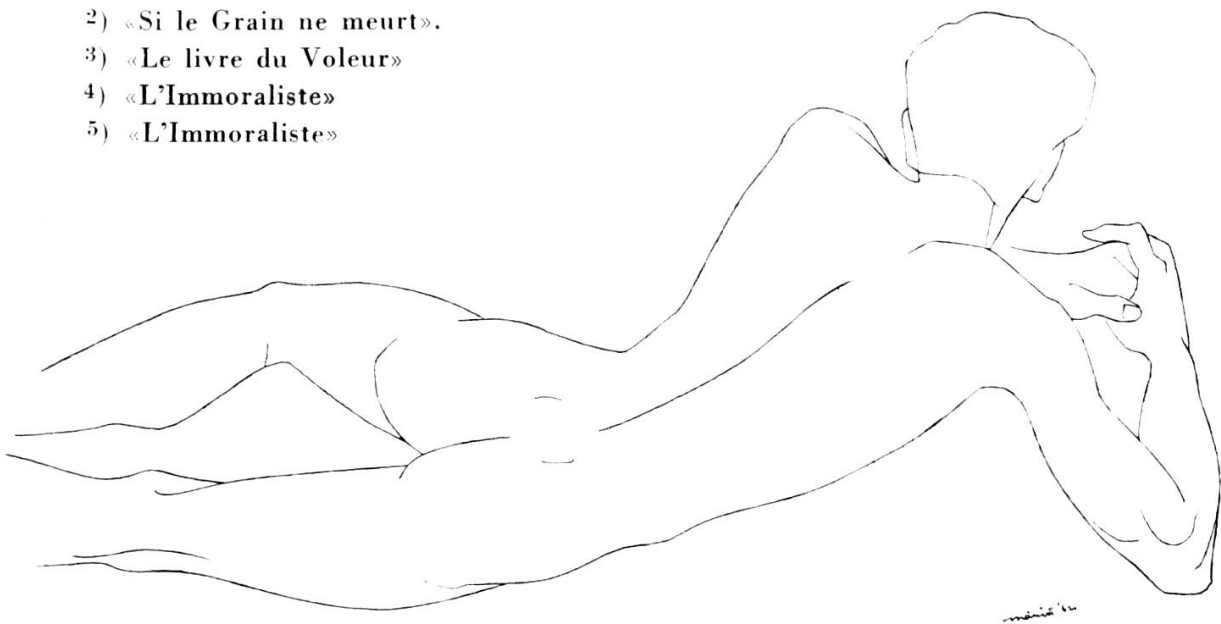
1) J'appelle pédéraste celui qui, comme le mot l'indique, s'éprend des jeunes garçons. J'appelle sodomite celui dont le désir s'adresse à des hommes faits. J'appelle inverti celui qui, dans la comédie de l'amour, assume le rôle de la femme et désire être possédé. (Feuillets du Journal).

2) «Si le Grain ne meurt».

3) «Le livre du Voleur»

4) «L'Immoraliste»

5) «L'Immoraliste»



Dessin de Mario de Graaf, Oslo